

INTRODUCTION

Alessandro STELLA

Alessandro STELLA

CIHAM, Lyon

Un simple constat bibliographique montre que face à une vaste littérature sur la géographie du vignoble, le commerce des vins, les cépages, le goût du vin, les techniques de vinification et de conservation, les études portant sur les vignerons eux-mêmes ont été rares. Sauf exceptions notables (Georges Durand, Pierre Goujon, Robert Laurent), les vignerons n'ont eu droit qu'à un chapitre à l'intérieur d'une trilogie consacrée : « vin, vigne et vignerons » (cf. par ex. Flaran 11 ; Marcel Lachiver). Si pour les époques moderne et contemporaine on peut parler de rareté, pour le Moyen Age nous sommes devant un véritable vide historiographique. Ce constat bibliographique pourrait être transposé aux établissements commerciaux et culturels : les vignerons sont presque toujours absents des « Maisons de la vigne et du vin ».

Nous savons bien qu'aux derniers siècles du Moyen Age et jusqu'à l'aube du XX^e siècle, la vigne couvrait une surface cultivée nettement plus importante qu'aujourd'hui en Europe occidentale. Nous savons aussi que la vigne est sur-

tout une culture de coteau et que, jusqu'à une date toute récente, elle a été travaillée à la main. Par beaucoup de mains (et on pourrait dire de pieds et de dos, aussi). Un premier intérêt vient donc de l'importance numérique de ceux qui travaillaient la vigne, consignée par exemple dans les dénombrements fiscaux de Dijon (XIV^e-XV^e siècles) où, déjà, les individus dits vigneronns constituent le premier groupe professionnel en ordre de grandeur. Que l'activité de vigneron soit la plus représentée dans des villes comme Dijon, Auxerre ou Orléans, invite à s'interroger sur ce type particulier de paysan qui peut se doubler d'un citadin. Sans pour autant, et pendant longtemps, être considéré comme un citoyen à part entière. Au contraire. Si le "bon vigneron" a été un topique (changeant d'ailleurs de sens au cours des âges), la littérature méprisante à son égard en a rajouté à l'ostracisme social.

La culture de la vigne a marqué aussi bien le paysage géomorphologique (localisation et typologie des parcelles) que celui de l'habitat (typologie des maisons, bâti de service). Sans parler des influences sur le goût, la cuisine, la table d'une part, et les façons d'aborder le quotidien et l'extra-ordinaire d'autre part (ébrété et festivité ; boire pour se donner courage, pour oublier la fatigue ou la misère ; effets sur la santé et les comportements sociaux) ; ce qui mènerait loin dans l'analyse et surtout dans la psychanalyse. Il nous paraît cependant que la culture de la vigne a marqué, avant les consommateurs, les mentalités des producteurs eux-mêmes : chez les vigneronns, la sociabilité par exemple est différente de celle des éleveurs ou des céréaliers.

Les approches des vigneronns peuvent et doivent être multiples. Sur le plan des disciplines d'abord : à l'histoire des textes et à la géographie chères à Roger

Dion, il convient d'ajouter l'archéologie, l'iconographie, l'ethnographie, l'anthropologie. Sur le plan de la méthode ensuite : la comparaison entre époques et régions différentes ne peut qu'être profitable pour relativiser les localismes et les particularismes, et dégager les caractères conjoncturels et structurels. Tous les aspects de la vie des vigneronns nous intéressent : les contraintes et les gestes de la culture viticole, les techniques et le savoir-faire, la propriété du sol et ses formes d'exploitation, les statuts et les relations sociales, le niveau et le cadre de vie, la culture et les choix idéologiques.

Nous avons choisi d'employer le pluriel, vigneronns, parce qu'il nous semblait plus conforme à la variété de figures et de situations économiques, juridiques et sociales. Des derniers siècles du Moyen Âge (où l'on voit apparaître le terme), à la fin du XX^e siècle, on trouve sous cette appellation des minuscules propriétaires, des métayers, des journaliers, des engagés, des propriétaires aisés qu'il serait indécent d'assimiler et qu'il importe plutôt de cerner dans leurs contours historiques. Car, au cours des siècles, ces vigneronns se sont transformés au gré des changements sociaux ou des techniques, par leur volonté, par celle d'autrui, ou par la pression des circonstances ; nul doute que le phylloxéra a eu des conséquences bien plus importantes que la Révolution, et que l'essor de l'économie marchande a bouleversé les parcelles, la productivité et la qualité des vins, ou encore l'habitat et les mœurs.

Les limites de cette investigation sont malheureusement nombreuses, quoique plus imposées que voulues. Les faibles ressources financières nous ont obligés à restreindre le nombre des intervenants et à privilégier les régions proches de Lyon ; heureusement des chercheurs de grande qualité ont travaillé ou travaillent sur la Bourgogne, le

Beujolais, le Lyonnais. Les apports venant d'autres régions françaises ou européennes, même en nombre limité, nous permettent néanmoins quelque aperçu comparatif. L'ambition serait que la thématique et la méthodologie qui inspirent cette rencontre provoquent des nouvelles recherches ponctuelles, voire des thèses plus globalisantes. C'est un début sobre qui, espérons-le, provoquera l'ivresse de nouvelles vendanges.